



HAL
open science

Catégories et lieux des circulations migratoires

Marie-Antoinette Hily, Emmanuel Ma Mung

► **To cite this version:**

Marie-Antoinette Hily, Emmanuel Ma Mung. Catégories et lieux des circulations migratoires. Cahiers de Recherches de la Mire, 2003, 16, pp.33-39. halshs-00958345

HAL Id: halshs-00958345

<https://shs.hal.science/halshs-00958345>

Submitted on 12 Mar 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Catégories et lieux des circulations migratoires

Marie-Antoinette Hily et Emmanuel Ma Mung

Juillet 2002 – 235 pages

L'immigration est devenue pour tous les observateurs une réalité économique et sociale ainsi qu'un enjeu des relations internationales comme des politiques nationales. Et il est banal de rappeler qu'en Europe depuis les années 60, les migrations jouent un rôle important dans les changements sociaux et politiques des sociétés et alimentent régulièrement les débats sur l'intégration et sur la gestion de la diversité. À la différence cependant des années 80, alors que les immigrants et leurs enfants se sédentarisent dans les pays d'accueil tout en maintenant des liens avec le pays d'origine, les années 90 voient avec la mondialisation le concept de migration évoluer, alors que les phénomènes de mobilité se complexifient. Ce dernier point, à savoir que la fin du 20^{ème} siècle a vu l'immigration changer de nature par rapport aux processus des années 60 et 70 – par la grande diversité des flux, par la complexification des relations à la société de départ ou à celle de transit, par exemple – illustre les orientations selon lesquelles il convient de reposer différemment l'intégration dans les sociétés accueillant des populations étrangères. Tel est le but du programme « circulations migratoires » de la MiRe dans lequel cette recherche s'inscrit.

Les circulations introduisent du changement tant dans les institutions, longtemps considérées comme des référents stables, que dans les constructions identitaires et dans l'imaginaire social. Les mouvements de personnes affectent les façons de faire, les imaginaires et les organisations sur différents plans – économique, politique et idéologique. Il est donc nécessaire de comprendre les migrations comme un des éléments essentiels de la circulation et de la mobilité qui marque le monde d'aujourd'hui. D'où la nécessité d'un autre paradigme spécifique pour comprendre les nouvelles formes migratoires qui, de plus en plus, caractérisent les migrations internationales.

Le paradigme de la mobilité intègre « plusieurs dimensions ou natures de l'acte de mobilité qui renvoient à des hiérarchies d'espace et de temps » (Tarrius, 1989). L'ordre des espaces et l'ordre des temporalités sont indissociables, ils permettent de conjuguer l'ensemble des dimensions de la mobilité dans les productions spatiales et sociales des migrants et d'identifier les logiques organisant les flux migratoires.

La recherche ici présentée prend en considération le fait que les notions connexes de *mobilité* (1) et de *circulation* (2) sont celles qui permettent de caractériser le monde contemporain. L'observation des flux en tant que manifestations concrètes de la mobilité et de la circulation devient de ce fait essentielle pour décrire les situations observées : flux de valeurs matérielles et immatérielles (marchandises, informations, normes, codes...) mais aussi et surtout flux de personnes.

Ces derniers peuvent (difficilement) s'appréhender à travers leur dénombrement pour en établir la statistique ; ils peuvent cependant l'être à travers l'observation des sujets qui forment et créent ces flux : les migrants. C'est cette dernière forme d'appréhension qui domine dans notre recherche bien que dans le chapitre 5 nous ayons également porté une attention particulière à la description de l'infrastructure matérielle qui supporte et qui est née des flux de personnes et de valeurs.

1. TARRIUS (Alain). Perspectives phénoménologiques dans l'étude de la mobilité. Transports et Communications. Paradigme, 1989.

2. APPADARAI (A). Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation. Payot, 2001.

Ils permettent aussi de relier les interactions dans des situations ou des contextes de l'activité quotidienne à des modes d'organisation des groupes en situations migratoires, de comprendre comment les migrants construisent des réseaux et comment ces groupes s'inscrivent dans le quartier, la ville, investissent des territoires etc. Se déplacer, circuler n'est pas seulement parcourir des espaces mais aussi s'approprier des territoires (physiques, sociaux, symboliques), en produire de nouveaux, les élargir, participer à la production des richesses, contourner les dispositifs de contrôle, se jouer des frontières identitaires ou en construire d'autres. Le migrant n'est plus l'immigré au sens classique du terme, ce qu'il peut devenir évidemment en s'installant, il se présente comme « plus libre de projet » (1) et sa distance aux normes locales lui confère une position particulière dans les sociétés qu'il traverse : il est à la fois contrôlé et incontrôlable. En différenciant le migrant des populations sédentaires ou installées, la problématique se déplace d'un questionnement de l'intégration au national (la citoyenneté) vers une interrogation reliant culture de la mobilité, territoires circulatoires et production de l'identité/altérité.

Raisonnement ainsi implique d'envisager l'étranger comme un acteur, porteur d'initiatives, conjuguant savoir-faire et pouvoir-faire dans son *entreprise* migratoire. Le terme « entreprise » n'est pas anodin car on peut voir dans cette recherche qu'entreprise migratoire et entreprise économique sont souvent liées entre elles. On constate d'ailleurs depuis un certain temps l'intégration de plus en plus grande des réseaux migratoires et des réseaux économiques (3), les premiers étant le support des seconds et ceux-ci permettant aux premiers de trouver d'autres directions, impulsant par là même de nouveaux flux de biens et redessinant de cette manière la configuration géographique des flux économiques. Ce qui fait que la mobilité des biens est liée à celle des personnes. On est donc en présence de

formes économiques qui ne sont pas celles de la sédentarité puisqu'elles sont redevables des mouvements de personnes. Les points d'articulation de ces réseaux économiques sont donc les lieux multiples des échanges : marchés et entreprises y compris les plus modestes. Une étude des circulations migratoires requiert leur observation, leur localisation, leur comptabilisation et l'observation des pratiques d'échanges qui s'y déroulent.

Les travaux dont nous rendons compte ont rassemblé une quinzaine de chercheurs. Ils ont aussi mis à l'épreuve une nouvelle manière de concevoir et de comprendre les modalités de circulation contemporaines à l'œuvre dans les sociétés européennes. C'est en recourant à des approches complémentaires et intégrées que nous avons tenté de saisir les circulations de migrants. Cette perspective méthodologique nous a permis de rendre compte des changements perçus ces dernières années, changements qui concernent non seulement la diversification des destinations mais aussi la complexité croissante de l'organisation des groupes traversant ou s'appropriant des territoires selon les opportunités des marchés, les informations relayées par les « installés », la plus ou moins grande souplesse des législations nationales, la structuration des réseaux, etc.

La démarche a consisté à observer des pratiques et des acteurs en situation : observation de lieux privilégiés considérés comme des espaces de rencontres, d'échanges, de négociations et d'interactions entre populations installées et populations migrantes. Les migrants sont particulièrement visibles dans certains lieux que l'on peut qualifier de lieux-carrefours (quartiers de grandes villes ou villes moyennes fortement attractives constituant « des milieux de haute densité relationnelle » comme le précise A. Tarrus et offrant des perspectives économiques diversifiées) ; observation aussi des lieux de passages. Nous nous sommes également intéressés aux déplacements, aux circulations et aux espaces parcourus par des migrants mobiles, lesquels

contribuent à la création d'espaces marchands et sociaux plus ou moins structurés. Notre projet a visé à articuler trajectoires et itinéraires individuels, destins collectifs et mobilités pris dans leur interdépendance. Ces choix méthodologiques nous ont permis de conjuguer différents paliers de la réalité sociale et des territorialités, traités le plus souvent de manière indépendante dans les études classiques sur l'immigration. Ils nous ont conduits aussi à pluraliser les terrains d'observation et à suivre des populations d'origine culturelle diverse. Les recherches ont été conduites à des échelles différentes en prenant en considération de larges espaces d'observation ou en s'intéressant à des lieux précis d'interactions où l'analyse micro-sociologique et les méthodes de l'ethnographie se sont avérées plus pertinentes.

A travers la diversité des terrains

Les terrains se différencient par l'ancienneté des migrations, la densité des circulations et la plus ou moins grande visibilité des migrants qui, sédentaires ou nomades, contribuent à leur donner une image les désignant comme des espaces emblématiques de la circulation migratoire (la région du sud-est de la France à la frontière italo-française, la façade méditerranéenne nord-italienne, la région du nord-est de la France et la région andalouse). Ces espaces témoignent de circulations et révèlent les changements que produisent ces circulations et comment elles se construisent dans un double mouvement d'attraction (carrefours) et de passage.

Les notions de contextes ou de situations se sont révélées intéressantes à exploiter parce qu'elles mettent en scène en les corrélant des usages, des instances et des populations qui désignent des territoires où s'organisent, se rencontrent ou s'ignorent des trajectoires mi-

3. MA MUNG (Emmanuel). « Complexité des migrations des populations d'origine chinoise » in Immigration, marché du travail, intégration. La Documentation Française, 2002.

gratoires. Dans cette logique, nous avons observé plus spécifiquement des espaces publics : le marché du vendredi à Vintimille, des manifestations religieuses des ressortissants indiens à Paris, le dispositif commercial d'Alicante-Crevillente en Andalousie. Notre objectif était de comprendre comment les migrants producteurs et utilisateurs de ces espaces publics mettent à profit les ressources de la mobilité (réseaux d'approvisionnement, mobilisation de solidarités ethniques, ressources symboliques etc.) et leurs compétences à évaluer la situation (capacités linguistiques, connaissance de l'administration locale de la cité, recherches de places rentables, démonstrations identitaires etc.) pour participer à la création des lieux propices à la production de richesses marchandes et culturelles.

Le traitement des lieux des circulations migratoires s'est organisé dans le temps des enquêtes. Celles-ci ne se sont pas liées à des hypothèses au sens classique du terme (vérification d'une construction abstraite d'un modèle qui vise à rendre compte du réel) mais sont parties de travaux empiriques pour aboutir à une compréhension des phénomènes étudiés. Il nous a semblé plus pertinent de formuler dans un premier temps des propositions provisoires servant de fils conducteurs pour l'enquête. Les interrogations auxquelles nous voulions répondre portaient sur :

- les pratiques commerciales plus ou moins licites qui participent à la construction du lien social engendrent « gagnants » et « perdants » de la mobilité et transforment le rapport à l'identité/altérité, dans les pays où le migrant circule mais aussi dans sa localité d'origine.

- le rôle et la place des filières et des réseaux de circulation dans le contournement de législations étatiques ; et corrélativement sur le renforcement des réseaux efficaces dans l'organisation des mobilités conduisant à un « libéralisme » par le bas, qu'on peut juger aussi comme une exploitation.

- l'échange marchand comme porteur d'autres transactions, celles qui concer-

nent les représentations réciproques des groupes auxquels appartiennent les parties prenantes. Ces représentations affectent les identités individuelles et collectives et contribuent à la constitution d'un « monde cosmopolite » au sens des historiens. Elles induisent des transformations dans la construction des centralités, modifient les rapports pratiques et symboliques aux espaces locaux, nationaux et transnationaux.

L'originalité de la démarche tient en ce qu'elle constitue en un même objet des terrains extrêmement variés, des populations, des échelles, des situations et des techniques différentes. Cette méthode qui procède par assemblage nous a semblé plus apte à rendre compte de la complexité et de l'hétérogénéité des situations migratoires car il est peu vraisemblable (et même peu souhaitable) que l'on trouve une théorie générale homogène qui intégrerait en un grand récit explicatif la diversité et l'hétérogénéité de ces situations. La recherche révèle la très grande complexité des circulations et des phénomènes migratoires que l'on n'arrive décidément pas à réduire à quelques déterminants simples. Il y a quelques années à peine nous avions sous la main des modèles explicatifs limpides mais sommaires tels que la théorie du *push-pull* où le migrant était un objet balistique mu par les différentiels de richesses entre espace d'origine et espace de destination ; à l'évidence elle ne peut plus rendre compte de la complexité des phénomènes migratoires contemporains car, faut-il le rappeler, les migrants ne sont pas des objets inertes traversant des espaces neutres et indifférents.

Le trouble des frontières européennes : réseaux et sociétés de migrants en Méditerranée occidentale

Les circulations migratoires appréhendées dans nos recherches nous ont conduit à poser des questions relatives à des constructions de réseaux culturels, économiques et religieux qui préfigurent de nouvelles formes sociales

transnationales, largement plus sophistiqués que les bilatéralités à l'œuvre dans les années 80 alors que les immigrants installés s'organisaient entre ici et là-bas (le quartier, la ville dans le pays d'accueil et le village d'origine).

Alain Tarrus en collaboration avec Lamia Missaoui, Fatima Lahbabi, Pilar Rodriguez, Juan-David Sempere s'est attaché à explorer les nouvelles formes migratoires, les frontières et les réseaux des économies souterraines dans le cadre des régions méditerranéennes françaises et espagnoles. Son propos a consisté à décrire notamment les enjeux d'une forme migratoire nouvelle, observable en particulier parmi les populations marocaines du littoral méditerranéen occidental. Il analyse par exemple la relocalisation et la requalification professionnelle des Marocains. Entre Arles et Béziers écrit-il « la population marocaine qui était, et de loin, la plus nombreuse dans les exploitations agricoles en 1985, devient minoritaire, par rapport aux autres employées, en 1994, et insignifiante en 2000. Cependant les flux migratoires marocains se densifient : non seulement les nouveaux venus marocains ne cherchent plus le travail agricole, mais les anciens ouvriers arrivés dans les années 60 et 70 changent massivement d'activité ». Il observe que le secteur de l'agriculture se vide au profit du commerce, souterrain principalement.

Le profil général de cette population en migration a fortement évolué dans les années 1990 autour du réinvestissement de la ville et, simultanément, du commerce international souterrain. Il identifie une nouvelle forme migratoire qu'il qualifie de nomade. Ces formes nomades qui concernent « des sociétés de migrants » en Méditerranée « constituent les destins des populations qui les expriment de façon très différente et contrastée : fidélité à un seul lieu d'origine (village, quartier d'une ville, région au plus), complémentarité économique avec ce lieu d'origine plus qu'avec la société d'accueil, et mise à distance des modalités locales d'expression de la vie citoyenne ».

« Le savoir-circuler, la persistance de liens forts dans les dispersions familiales, la production de liens communautaires tout aussi forts dans les étapes résidentielles qui composent l'architecture des territoires circulatoires, et les régulations des activités par des normes tributaires de l'honneur et de la parole permettent aux populations concernées une gestion originale de leurs destinées collectives et donc des trajectoires individuelles. Ce qui retient l'attention en premier lieu est la capacité de cette forme sociale de se tenir à distance des aléas économiques. D'une part, la multiplication des liens et des connexions entre réseaux d'économies souterraines offre des possibilités d'activités et d'« emplois » toujours supérieures à celles existantes, d'autre part ces économies articulent besoins des pays pauvres et surpluses des pays riches ».

En ce qui concerne les jeunes marocains, Alain Tarrus et son équipe montrent qu'ils développent des initiatives où « travailler c'est voyager ». Cet espace des parcours vers le Maroc, depuis la frontière espagnole jusqu'à Algésiras, Alicante et ses environs qui représentent à la fois une zone de transition, une étape et un carrefour sont « pleins d'activités », de circulations et de transactions, de nouvelles sociabilités. Ils fréquentent dans leurs pérégrinations des milieux de jeunes catalans d'Espagne puis ils saisissent les opportunités de quelque travail.

Dans cet espace méditerranéen allant du Maroc à l'Italie en passant par l'Espagne et la France s'observent des zones de transitions, d'étapes et de carrefours, riches en activités commerciales qui concernent autant des familles « en diaspora » que des individus « nomades ». Le dispositif commercial d'Alicante-Crevillente qui s'est développé ces dernières années est riche de diversité sociale et culturelle. Il est exemplaire dans le sens où il met en scène des « compétences cosmopolites » qui se construisent dans les différents lieux d'échange de la ville. On y est face à « une banalisation des cosmopolitismes ».

Ces nouvelles évolutions mettent en évidence des rapports sociaux construits dans la circulation et dans les relations sociales qu'elles engendrent et donc plus libres d'attaches identitaires locales ou nationales. « Une capacité nouvelle d'être *d'ici, de là-bas, d'ici et de là-bas à la fois* se substitue au lent processus de sédentarisation et d'intégration des populations immigrées ». Si ces déploiements migratoires participent éminemment de la mondialisation des économies, elle est cependant « autre », en marge de l'économie officielle, mais productrice d'initiatives à caractère « civilisationnel » comme l'a mis en évidence la recherche.

La circulation des Tunisiens en Italie et en France

Hassan Boubakri s'est intéressé sous un autre angle au fonctionnement et à l'évolution de deux types de mouvements migratoires entre la Tunisie d'un côté, l'Italie et la France de l'autre. L'auteur a mis en évidence une géographie des réseaux qui révèle un taux élevé de mobilité chez les nouveaux migrants comme chez de plus anciens, arrivés dans la deuxième moitié des années 80.

Les enquêtes menées dans les lieux de l'immigration, à Gênes (Ligurie) et en Lombardie ainsi que dans les régions de départ (dans le centre de la Tunisie) ont permis d'identifier les acteurs des réseaux qui participent à l'organisation des départs. L'auteur a ainsi repéré la diversité des catégories et des situations migratoires des Tunisiens, malgré la précocité relative de leur présence en Italie. Ses enquêtes ont aussi permis d'appréhender les modes de construction des projets migratoires par des migrants liés entre eux par des liens familiaux, professionnels ou tout simplement de voisinage. Les entretiens qu'il a conduits avec les migrants dont il signale le dynamisme et la capacité d'entreprendre donnent à voir des jeunes qui dans leurs circulations « maîtrisent l'espace » qu'ils parcourent. Cette maîtrise se caractérise par une grande connaissance des « terrains » : connaissances

des lieux et des moyens d'y accéder, connaissance pratique des contrôles qu'exercent les instances policières, connaissance des personnes-ressources mobilisables au cours du trajet, connaissance enfin des opportunités de séjour et de travail sur les territoires parcourus.

L'organisation du marché du travail italien (en partie immergé et regroupant des petites et moyennes entreprises), flexible et utilisateur de main-d'œuvre peu ou faiblement qualifiée, est, si l'on peut dire, mis à profit et utilisé de façon pragmatique par ces migrants qui malgré des conditions très dures de travail n'hésitent pas à quitter un emploi stable pour un emploi au noir, avec une mobilité inter-régionale, inter-sectorielle et inter-saisonnière forte. Que ce soit en arrivant directement dans les villes du nord ou en passant par la Sicile, les migrants bénéficient des connaissances de ceux qui sont déjà installés. La capacité à « faire réseaux » et l'efficacité de ce réseau dépendent de l'ancienneté des premiers migrants arrivés (des *Tmimis* par exemple fixés dans la région de Varese) mais aussi de l'intensité des connexions communautaires. Mais les logiques collectives ne sont pas les seules ressources de la mobilité et de jeunes hommes se lancent « en solitaire » dans l'immigration, démontrant ainsi la capacité de certains migrants à faire « aboutir de façon autonome des expériences migratoires ». On repère nombre de ces migrants engagés dans le commerce ambulante le long de la Riviera notamment. Activités diversifiées donc mais reposant toutes sur des initiatives qui sont proches de celles décrites par A. Tarrus plus haut.

L'auteur s'est aussi intéressé à une famille commerçante élargie originaire de Ghoumrassen qui se déploie entre deux espaces nationaux : la France (et surtout Marseille et Paris) et la Tunisie (Tunis et Ghoumrassen en particulier). Si l'émigration des premiers membres de cette famille remonte aux années 60, celle-ci n'a pas cessé de se recomposer, de s'élargir et de se rajeunir dans l'immigration. Elle n'a pas non plus cessé de se consolider et de se redéployer en

Tunisie (entre Ghomrassen et Tunis par exemple). La monographie de cette famille montre que la mobilité géographique et la circulation incessante des membres de la famille élargie et des ménages qui la composent est à la base du fonctionnement de ce groupe familial, construit sur plus de quarante ans.

Vintimille, ville-frontière, ville-marché : l'espace des circulations et du commerce

Marie-Antoinette Hily et Christian Ri-naudo se sont intéressés aux activités marchandes de vendeurs « migrants-circulants » de part et d'autre de la frontière franco-italienne. Ils ont aussi interrogé les discours dont ils sont l'objet afin de comprendre dans quelles mesures leur présence et leurs pratiques participent à la construction d'un nouveau rapport à l'altérité. Une partie importante du travail s'est déroulée à Vintimille, ville connue pour être une ville – frontière mais aussi pour son marché du vendredi (« marché de la frontière ») où convergent depuis quelques années plusieurs centaines de petits vendeurs migrants originaires de nombreuses régions du monde – Sénégal, Chine, Équateur, Inde, Pakistan, Bangladesh, pays du Maghreb, pays de l'est – spécialisés dans la vente à la sauvette de babioles et bijoux divers mais surtout de contrefaçons de grandes marques de montres et de maroquinerie. Ces vendeurs font le déplacement en train ou en bus depuis Gênes, Milan, Turin pour écouler leurs marchandises. On compte parmi eux une majorité de Sénégalais appartenant en grande partie à la confrérie mouride.

Les chercheurs ont porté une attention particulière à ceux qui réussissent à se construire une carrière d'entrepreneurs migrants transnationaux : leur savoir-faire leur permet de contourner et de déjouer les contraintes institutionnelles, juridiques et policières. Une interprétation purement instrumentale qui consisterait à faire de ces individus les victimes de groupes mafieux ou une

approche purement culturelle qui renverrait à un « habitus ethnique » de commercer ne suffit pas à comprendre comment cette catégorie de non salariés se maintient dans ce type d'activité, en dehors de toute protection sociale et juridique et arrive à « faire carrière ». Les différents portraits de vendeurs réalisés ont permis de comprendre comment leurs initiatives sont rendues possibles d'une part, par les ressources de l'appartenance à une communauté et d'autre part, par la capacité à nouer des alliances et à se maintenir dans le commerce.

Ce qui se joue sur le marché de Vintimille comme d'ailleurs dans d'autres lieux de rencontre des petits artisans de l'économie informelle mondialisée, c'est la construction de formes originales de socialité faite d'un mélange de liens entre compatriotes d'ici et de là-bas et de liens entre particuliers, d'alliances ponctuelles, de rencontres opportunes qui permettent d'ériger des ponts et de franchir des distances sociales plus importantes que les liens sociaux à l'intérieur des réseaux communautaires. Deux dynamiques sont à l'œuvre dans ces processus : d'une part les expériences d'articulation d'un ancrage local, temporaire, limité mais néanmoins producteur de formes concrètes de solidarités, d'échanges voire d'amitiés qui peuvent sortir du cadre de la relation commerciale, et d'un espace social plus large (transnational) qui place l'individu à un point nodal d'interconnexion entre différents réseaux ; d'autre part, l'inscription des migrants les plus entreprenants dans une dynamique de projets dans laquelle l'activité par excellence consiste précisément à s'insérer dans des réseaux et à les exploiter. Les migrants en question ne font pas que passer en traversant des univers de normes, ils peuvent également s'inscrire de manière originale dans la vie locale, jouer avec des signifiants planétaires pour s'insérer dans des dynamiques de groupe, contextualiser les différentes affiliations identitaires pour s'adapter aux situations, passer d'un espace de normes (le mouridisme

par exemple) à un autre (celui du marché, de la ville etc.). Ils constituent ainsi autant de ponts (liens faibles) qui mettent en relation des individus et des logiques d'action différentes. Ils créent par là une certaine forme de continuité dans les discontinuités culturelles et sociales que ne manquent pas de fabriquer ici et là les entrepreneurs d'identités locales. Au fil des entretiens et des discussions avec les différents interlocuteurs se dessinait une grammaire du projet qui n'est pas sans rappeler la rhétorique néomanagériale à partir de laquelle se construit aujourd'hui l'esprit du capitalisme mondialisé. Les alliances qui se nouent sur les places marchandes contribuent à ouvrir un plus grand champ de possibles afin d'envisager de nouvelles mobilités. Dans les projets, le pays d'origine reste fortement présent et toujours à l'horizon d'un va-et-vient ou d'un retour. Cette fois-ci le pays d'origine, où vit la famille, constitue le point central d'un espace ouvert aux diverses opportunités d'entreprises transnationales et dans lequel s'élaborent des hiérarchies de destinations et d'intérêts (en fonction des contraintes légales introduites par les politiques des États).

Ces migrants construisent un « milieu étendu » qui est à la fois un espace social de solidarité et de concurrence. Il articule de « l'entre-soi » (la confrérie mouride, le système de tontine, les compatriotes) et du « avec les autres » commerçants italiens, grossistes, policiers, « protecteurs ») où conflit, réserve, compétition et méfiance ne sont pas absents mais où il circule aussi de l'entraide et de l'entente. En interrogeant la place marchande de Vintimille et les performances sociales et économiques des agents, il apparaît que bien plus qu'une plus-value économique, c'est une plus-value sociale qu'engrangent les individus notamment à travers l'apprentissage commun de relations sociales ajustées aux situations auxquelles doivent faire face les participants dans le contexte du marché. La place marchande est aussi une « région morale »

où l'éthique de la performance domine bien plus que des solidarités ethniques.

La « circulation migratoire » des ressortissants indiens en France

Cette recherche menée par Suzanne Chazan-Gillig et Isabelle Bouhet a tenté de mettre en évidence la manière dont les sous-groupes indiens de différentes origines, langues ou religions manifestent leur solidarité entre eux dans la vie quotidienne ou à l'occasion d'événements particuliers. Elles ont étudié diverses modalités d'intégration partielle dans les 10^{ème} et 18^{ème} arrondissements de Paris. À travers une insertion par les temples, les écoles, les associations culturelles de ce quartier à dominante indienne, elles ont cherché à identifier la dialectique de la mobilité spatiale avec les formes d'insertions locales, économiques, sociales ou politiques et à comprendre ce qui réunit entre eux les différents groupes indiens dont les liens sociaux familiaux sont, la plupart du temps, éclatés dans l'espace migratoire européen, ou vers le Canada et les États-Unis. « Dans ce contexte social, la mobilité géographique s'institue symboliquement dans un rapport cosmique au monde, fondé sur l'impossibilité de séparer le domaine de la vie matérielle et spirituelle. La mobilité géographique des communautés indiennes s'adapte nécessairement à leurs conditions économiques et sociales locales, mais elle a sa raison d'être dans le rapport de don et contre-don qui fonde pour elles le processus de socialisation et inscrit toute action humaine dans le cadre d'un dépassement par étapes – les quatre âges de la vie – des intérêts individuels ».

Pour objectiver la circulation migratoire, les chercheuses ont tenté de se dégager des représentations produites par les gens, lesquels donnent le plus souvent une image convenue d'eux-mêmes, celle qui est attendue d'eux dans le pays d'accueil. Pour éviter ce jeu de miroir qui caractérise la manière dont les Indiens se positionnent à l'étranger, elles ont choisi de participer en

qualité d'étranger à la cérémonie religieuse du Cavadee de Septembre 2000. Elles ont observé la pluralité des modes d'expression sociale dans le contexte local des mairies des 10^{ème} et 18^{ème} arrondissements et la manière dont la multiplicité des appartenances trouvait son expression naturelle dans l'espace international référé à une civilisation indienne indifférente aux diverses nationalités qui la composent.

Un des résultats de cette recherche amène à dire que le fait entrepreneurial contenu dans la manifestation religieuse du Cavadee, organisée par le temple de la rue Philippe de Girard dans le 18^{ème} arrondissement, se présente « comme une matrice d'analyse d'un idéal-type devant être construit pour spécifier les migrations indiennes en terre d'émigration ». Tout se passe comme si la vision planétaire du monde indien trouvait son expression et sa logique propres dans le jeu entrepreneurial et la manière de le mettre en œuvre dans l'espace international.

L'interculturalité que l'on observe dans la pratique religieuse du temple Sri Manikar Alayam qui met en rapport les communautés Tamoules dispersées dans le monde de Toronto, Sydney, Melbourne, Paris, Londres, Palerme et Bangkok, associée à la volonté expresse des élites associatives lettrées de la première et deuxième génération srilankaise de préserver la langue tamoule est l'expression d'une contradiction entre les enjeux communautaires et l'ouverture des marchés mondiaux.

Le jeu associatif est l'élément déterminant de l'organisation des réseaux d'import-export. Le mode de vie et de consommation communautaires, les valeurs partagées liées au mariage, l'héritage mettent en œuvre des circuits plus directs de distribution de certains produits – bijouterie, tissus, meubles, artisanat et ustensiles de cuisine – vendus au meilleur prix. La communication et la création d'organes de presse concurrents et de radios, la communication virtuelle par Internet sont des pratiques ordinaires qui méritent d'être étudiées

en terme de mobilité sociale, géographique et économique. Les facteurs de la mobilité sont ainsi principalement contenus dans les formes associatives données aux entreprises financières et commerciales, dans les temples, les associations sportives et culturelles.

De la même manière que la participation des Tamouls de l'île Maurice, de la Réunion, des Antilles – incluant Mayotte et les ex-colonies comme Madagascar à la fête de Ganesh – était le signe visible de ce que ces groupes ne peuvent être isolés de l'ensemble du milieu indien implanté en France, de même la vitalité des relations maintenues avec le pays d'origine apparaît, dans l'enquête, comme un support utile à la consolidation de la migration des Srilankais en France, eux qui ont ce statut d'exilés politiques et dont le retour au pays n'est pas envisageable dans une situation de guerre. Si, depuis 1978 où les premiers Srilankais sont venus se réfugier en France, la deuxième génération d'enfants, est née la préservation de la langue tamoule apparaît aujourd'hui comme un cadre d'unification et d'intensification des rapports entre les divers sous-groupes régionaux et religieux indiens installés en France comme en Europe.

La circulation des Turcs en Alsace

Dans cette recherche, Stéphane de Tappia et Yücel Gül ont décrit la capacité de la population turque d'Alsace à créer un espace marchand et des entreprises qui viennent renforcer un espace social construit sur la base de l'appartenance aux réseaux de solidarité (recomposition de lignages et de groupes préexistant en Turquie par regroupements familiaux et filières migratoires, associations et fédérations transnationales, lieux de culte et réseaux confrériques, enseignement du turc aux enfants). Les auteurs montrent que les lieux de la circulation migratoire turque en Alsace ou Lorraine sont divers. En prise directe sur les grands axes autoroutiers qui desservent l'Allema-

gne et la Suisse et au-delà les territoires italiens, centre-européens et européens orientaux, l'Alsace se trouve en relation facile avec toute l'Allemagne et la Suisse, les cols alpins, la côte Adriatique ou les Balkans.

Les conditions économiques du transport se sont assez largement développées. Toutes les familles de migrants ou presque possèdent leur véhicule, souvent prévu pour les grands itinéraires en famille. Les tarifs des transports aériens, de leur côté, ont très largement baissé, au point de concurrencer sévèrement le train et l'autocar. L'offre de transport a également très largement augmenté et s'est diversifiée. Par rapport à d'autres pays d'émigration, la circulation migratoire turque garde cependant quelques traits originaux tenant aux caractéristiques économiques de l'espace de départ et d'arrivée, aux conditions spécifiques de l'espace de transit.

Les espaces d'accueil et de résidence sont parmi les plus densément urbanisés et industrialisés d'Europe. L'Alsace se situe dans la partie française du bassin rhénan et participe de cette logique. Plusieurs sous-régions sont effectivement transfrontalières depuis déjà plusieurs décennies : SarLorLux, Regio Basiliensis, Strasbourg-Kehl, auront appris aux immigrés turcs, justement implantés sur chacun des versants frontaliers à jouer des différentiels et des rapports qualité-prix, par exemple dans le domaine des prestations aériennes. L'acquisition de l'une des nationalités (allemande, française, suisse) permet la libre circulation en Europe bien au-delà de l'espace Schengen. Les cas de frontaliers d'origine turque semblent assez fréquents dans la région bâloise (restauration, services, taxis).

L'économie de l'espace de départ s'est fortement différenciée. La privatisation de l'économie turque et la déréglementation (dès les années 1960 pour les transports routiers et maritimes, durant les années 1980 pour le transport aérien), la situation géostratégique de la Turquie et l'évolution de celle-ci (entre

Balkans, Moyen-Orient, mondes russe, iranien et centre-asiatique) a amené les transporteurs qui disposent d'organisations professionnelles souvent efficaces à fortement s'investir dans le champ migratoire parce que celui-ci recelait effectivement des potentialités économiques (prestations de transport, exportations, pénétration des marchés européens, information, communications en général). Il y a donc conjonction d'intérêts d'acteurs et d'usagers permettant la construction et le développement du champ migratoire pour une bonne raison : il offre une formidable opportunité économique pour la Turquie qui n'hésite pas à cultiver un sentiment de solidarité (islamique et nationaliste) sous des formes parfois inattendues, telle l'insistance des milieux de droite pour l'acquisition par les migrants de la nationalité du pays de résidence.

Conclusion

L'ensemble de ces recherches montre que de nouvelles logiques sont à l'œuvre au sein des groupes de migrants concernés, bien différentes de celles observées dans les années 70-80. Comme le souligne Alain Tarrius il s'agit bien de l'apparition « d'une forme migratoire nouvelle, assortie, au-delà de l'image première d'entrepreneur, de productions originales de rapports sociaux : dé-ethnisation des relations durant les activités d'échange commercial, manifestations par les jeunes de fortes civilités urbaines dans les espaces publics des villes, déplacement des échelles spatiales et familiales de l'intégration augurant de citoyennetés européennes, capacité métisse de fédérer proche et lointain, d'entrer et de sortir d'univers normatifs contrastés ». Les réseaux sociaux construits dans la migration, matière de nos enquêtes, ont la capacité de produire des modes d'organisation qui dépassent les frontières d'un État.

Ce qui se joue, c'est la transformation des modalités de l'intégration et des héritages historiques qui en ont défini sa normativité. Cette forme migratoire est

nouvelle parce qu'elle apparaît dans l'ordre et le désordre de la mondialisation.

En définitive cette recherche révèle :

- une porosité des frontières nationales, des frontières ethniques et des frontières individuelles puisque sur ces terrains se croisent et s'entremêlent, se confrontent des individus très différents sur les plans des populations (Marocains, Sénégalais, Chinois, Tunisiens, Equatoriens etc.), des statuts (réguliers, irréguliers, installés, passants) et des objectifs
- une sorte de nouvelle division internationale du travail dans laquelle les initiatives locales de petite taille tiennent une place importante
- la puissance des appartenances, non plus nationales – telles celles qui structuraient les relations politiques, économiques, idéologiques jusqu'à nos jours – mais conjoncturelles, circonstancielles et opportunistes, à la fois ethniques et cosmopolites, même si la conjonction de ces deux caractères semble paradoxale
- l'émergence d'un monde qui n'est pas tant celui de la mondialisation « par le haut » et des *global cities* (ce monde existe bel et bien) mais de connexions locales et globales de lieux, d'individus, de collectifs et de territoires. ■

Marie-Antoinette HILY
et Emmanuel MA MUNG
(coordinateurs)

MIGRINTER

CNRS – Université de Poitiers *

Hassan BOUBAKRI,
Isabelle BOUHET,
Suzanne CHAZAN,
Yücel GUL,

Christian RINAUDO,
Stéphane DE TAPIA,
Alain TARRIUS,

Avec la collaboration de
Lamia MISSAOUI,
Fatima LAHBABI,
Pilar RODRIGUEZ,
Juan-David SEMPERE

Ce rapport est disponible à la MiRe,
convention n° 02/00